2me ANNÉE—No 2 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 18 Avril 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell. Main 999	Un an - - - Quinze francs. Six mois - - - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE





IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 20 Avril

Grand Drame Sentimental

EAST LYNNE

Ou "Le Sort d'une Coquette."

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

Photographies de tous genres

QUERY FRE ES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 20 Avril

Les Joies du Foyer

(Comédie en 3 actes.)

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix 35c. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture

4 Rue St-Laurent, Chambre No 12

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 79 rue Saint-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON. EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 2 SAMEDI, 18 AVRIL 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL. MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





Ma Petite Chaise

(SONNET)

Dans l'ombre, autour de moi quand le soir est tombé,
Je regarde souvent d'un œil mélancolique
Un pauvre petit meuble, une ancienne relique
Qui retient longuement mon esprit absorbé.

Et si le souvenir penche mon front courbé,
Oubliant de l'objet la forme un peu rustique,
Mon rêve ému revêt d'une nimbe poétique
Cette épave qui fut ma chaise de bébé.

Ah ! c'est que j'y revois mon enfance éphémère,
Le souris paternel, le baiser de ma mère...
Et je pleure en songeant au glorieux retour,

Quand, dans ses bras ouverts — émotion profonde !
D'autres marmots joufflus, anges à tête blonde,
Enfants de mes enfants, s'assieront à leur tour.

LOUIS FRÉCHETTE.



A propos d'Anniversaire

PARMI les lettres très agréables et très nombreuses qui nous sont parvenues à l'occasion du premier anniversaire du JOURNAL DE FRANÇOISE, nous nous permettons de reproduire les suivantes :

Québec, 6 avril, 1903.

Ma chère directrice,

En renouvelant mon abonnement au JOURNAL DE FRANÇOISE, j'avoue que je me sens beaucoup plus brave que la première fois. Que voulez-vous ? l'amour propre a beau être ridicule, il est tout de même inséparable de notre nature. Un homme s'abonner à un journal de femmes ! C'était presque une profession de foi féministe, presque une défaillance ; autant renier ses dieux et passer tout de suite à l'ennemi. Mais le premier pas—celui qui coûte—est fait ; je veux dire que le JOURNAL a triomphalement accompli sa première étape annuelle. J'espère aujourd'hui n'être qu'un sur plusieurs milliers de mes semblables qui auront retrouvé leur audace première et vous enverront, sans remords, un mot d'encouragement et d'abonnement.

Votre journal, Françoise, est plus qu'une tribune ordinaire ; c'est une nécessité sociale. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Dieu n'a certainement pas noté la voix d'Eve une octave audessus du diapason d'Adam pour qu'elle se tût, et le concert humain sans soprano serait un fiasco. Sous une direction éclairée comme la vôtre, sachant éviter la sensiblerie, la pruderie, la préciosité, le tatillonnage, le chauvinisme, et autres écueils com-

muns en ces latitudes, votre valeureuse publication à la vie assurée, car elle a l'attrait de l'unique et de l'original, et on est forcé de la lire pour y trouver des choses qui ne se disent point dans les journaux de main d'homme.

ULRIC BARTHE.

———

Kingston, 5 avril 1903.

Ma chère Directrice,

Je viens de recevoir le premier numéro de la deuxième année du JOURNAL DE FRANÇOISE. Je l'ai lu, comme j'ai lu tous ses prédécesseurs, avec un bien sensible plaisir. Veuillez accepter mes sincères félicitations.

C'est une tâche difficile, parfois très ingrate, de maintenir et de faire prospérer chez nous, une publication de famille purement littéraire. Cette tâche, vous l'avez accomplie à la satisfaction de tous. Et cela prouve encore une fois, ce que je savais d'ailleurs fort bien, que vous avez toutes les qualités requises pour diriger une œuvre de bon goût et de sympathique intelligence Votre revue, j'en suis certain, est reçue dans toutes les familles où l'on apprécie l'esprit et la saine littérature.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE est en outre fort bien habillé. Sa toilette typographique est fraîche et printanière et sa tenue générale dénote une santé robuste, qui fait plaisir au regard.

Toutes ces qualités sont un sûr garant de succès. Et, à titre d'ancien directeur d'une revue, maintenant disparue et oubliée — tout en souhaitant cordialement à votre œuvre, une prospérité toujours grandissante — je ne puis m'empêcher cependant de vous offrir, à vous personnellement, le respectueux hommage de mon envie.

Veuillez agréer, etc,

J. D. CHARTRAND.

———

Québec, 9 avril 1903.

J'applaudis cordialement au premier anniversaire de votre excellent *Journal* et je lui souhaite une très longue vie. Un homme n'est majeur qu'à vingt et un ans, un journal, certainement, l'est après trois cent soixante et cinq jours révolus. Le vôtre prouve ce fait par sa profonde sagesse et son exquise amabilité. C'est une bonne œuvre que vous accomplissez, chère Françoise; vous distribuez des bonbons succulents aux garçonnets et aux fillettes; aux gourmets de tous les âges, des friandises appétissantes; mieux que cela, vous servez des mets très substantiels et très sains.

Si j'en juge par le nombre extraordinaire de mes confrères *vieux garçons* impénitents (tous en bonne santé, eux) la plupart appartenant à l'élite intellectuelle, dans la métropole, il y a, certainement, une révolution à accomplir dans l'éducation du beau sexe montréalais Vous avez touché, déjà, beaucoup de points saillants.

Je souhaite, comme M. le juge François Langelier en exprimait, un jour, le vœu dans votre publication, que l'insipide *euchre* disparaîtra bientôt de vos salons (je ne le trouve pas *progressif* du tout, ce *euchre*) et sera remplacé par des conversations intéressantes, aimables, spirituelles, de la bonne musique et quelques tours de valse, ainsi qu'au bon vieux temps. J'espère qu'on y verra beaucoup plus de bonnes ménagères, ce qui n'enlèvera rien à leurs charmes, au contraire; moins de toilettes au dessus des moyens des parents de celles qui les portent. Comme c'est délicieux pour un jeune homme à marier, sous l'état de fortune modique qui est général à Montréal comme à Québec, de rencontrer à un bon nombre de soirées, voire même, pendant toute une saison, une charmante jeune fille qui lui plaît, avec la même robe, le même costume lui séant bien! Oh! il ne l'observera pas lui-même, ce serait par trop futile, mais une bonne amie ou des *bonnes* amies (?) de la modeste montréalaise, ne manqueront pas de le lui apprendre.

Vous avez dit beaucoup de choses excellentes sur celles d'entre vous qui ont, comme leurs voisines des Etats-Unis, le fier courage de voir elles-mêmes à leur propre entretien, à leurs dépenses, ou, même, d'aider leur famille d'une aisance moyenne. Ce sont celles-là qui méritent surtout l'affection.

"Tapez" aussi, je vous en prie, sur l'infime coterie anglomaniaque, sur cette engeance stupide et ridicule qui fait la honte de certaines maisons canadiennes-françaises dans votre ville.—C'est ce que l'on me dit.—Je ne le sais pas personnellement. Ce sera une volupté pour tous les bons patriotes.

Encore une fois, chère Mademoiselle Françoise, tous les succès pour votre œuvre si nationale, si utile et si saine.

L'un de vos fidèles lecteurs.

EDMOND DE NEVERS

———

AU SOLEIL

Le vent du matin frais m'apporte
Des parfums et des bruits confus;
Le Printemps entre par ma porte,
Embrumé de brouillard diffus.

Le Soleil paresseux s'oublie
En son grand lit de satin bleu,
Car l'Aube encore ne déplie
Les draps fins qu'a froissés le dieu.

A l'Orient, un gros nuage
S'efface.—Il te faut t'éveiller,
Soleil, puisque le Jour en rage,
Te retire ton oreiller!

C'est peut être un peu tôt, bel Astre,
Mais songe avec moi, pour un temps:
Quel manque d'égard, quel désastre,
Si tu fais faux bond au Printemps!

C'est aujourd hui qu'il nous arrive
Des pays que tu connais bien;
Allons! lève-toi, l'âme vive!
Sois gai, surtout, comme il convient.

Car sous ton heureuse lumière
Tout est morne et croit sans espoir...
Fais que cette saison première
Naisse d'un matin, non d'un soir!

ALBERT LOZEAU.

Mars, 1903.

———

Le plus souvent, on cherche son bonheur comme on cherche ses lunettes: quond on les as sur le nez.

GUSTAVE DROZ.

Heureux celui dont la femme refait tout les jours le cœur par la musique du soir.

J. MICHELET.



Madame Edmond Rostand







Rosemonde Rostand

Le sujet que je vais traiter restera pour le moment une œuvre fort incomplète, puisque mon héroïne, encore dans la fleur de l'âge, n'est qu'à son début dans le monde des lettres. Mais, j'aurai grand plaisir à reprendre mon étude quand les années et la publicité me permettront de la poursuivre dans toute son étendue.

C'est un fait reconnu : la femme a joué un rôle dans la vieille société française, et l'histoire a reproduit, à différentes époques, des noms de femmes devenues célèbres par leur beauté, leur influence ou l'ardeur de leurs convictions religieuses ou politiques.

Et pour n'en citer que quelques-unes, je nommerai Jeanne d'Arc défendant Orléans contre l'invasion des Anglais et expirant sur un bucher pour Dieu et son pays ; Mme Roland proclamant la république et servant sa patrie au prix de son sang ; Mme Récamier, au lendemain de Marengo, disputant l'enthousiasme au premier Consul, et exerçant son influence au profit de plus d'une bonne cause.

Aujourd'hui, nous laisserons le théâtre mouvementé et plein de feu pour nous retrouver, de nos jours, dans le calme d'un foyer idéal : celui de Monsieur et de Madame Rostand.

Eux aussi cherchent la gloire, mais ils la cherchent sur un terrain plus paisible. Ils aspirent à la renommée dans la littérature ; et, c'est la poésie qui les couvrira de lauriers. Ils vivent de sentiments, d'inspirations poétiques, d'épanchements mutuels, se communiquant leurs impressions et confondant dans une seule et même effusion leur pensée et leur cœur. C'est aux Muses qu'ils s'adressent pour échanger leur sympathie, se confier leurs secrets, se consoler de leurs petites misères ; et, passer dans des heures délicieuses le bonheur du moment, s'aimant dans la fleur de la jeunesse d'un sentiment déjà grand et comptant encore sur cette vie à deux, sur leurs souvenirs en commun, pour voir s'accroître dans le vieil âge, cet amour profond, si vif et si tendre,

qui les a ainsi bercés à leur printemps. Mme Rostand le déclare à son mari d'une manière fort touchante dans une remarquable pièce de vers qu'elle a intitulée : "L'Eternelle Chanson" et où elle a jeté toute la tendresse d'un cœur qui aime et qui sait le dire. Cette poésie est empreinte d'une sensibilité pénétrante. C'est avec des accents doux et captivants qu'elle fait allusion à la brièveté de cet amour de de vingt ans, "de ce cher amour, dit-elle, qui passe comme un rêve," elle le voit s'agrandir et se consolider dans leur union de chaque jour ; et, envisageant l'avenir, elle se nourrit de chères espérances et s'écrie : "Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille, lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs," elle l'assure de l'aimer toujours davantage, "Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain." Ce sont des vers charmants, d'un goût raffiné, pleins de délicatesse d'idées et de grâce, sans trop d'envolée ; mais où l'on sent, comme le dit si bien Adolphe Brisson "toutes les palpitations d'un cœur." Françoise a déjà su faire le choix de cette poésie dans son journal, ce qui me dispense de la citer ici en entier.

On croit que Mme Rostand, née Rosemonde Gérard, a vu le jour en 1870, elle aurait donc 32 ans. Rostand lui-même, encore jeune, né en 1869, n'aurait qu'un an de plus qu'elle. C'est une blonde, au teint rosé, à la chevelure d'or. Elle porte des toilettes soignées, et suit les progrès de la mode avec un goût distingué. C'est une élégante, une mondaine même qui semble attacher de la vanité aux moindres détails d'apparat. "Au reste, "Rostand est lui même un mondain, "nous dit Adolphe Brisson, il porte "des redingotes 1830 et des cravates "somptueuses, comme un jeune pre-"mier du Théâtre français. Ils logent "dans des appartements ornés de "bibelots et de vieilles soies. Mais, "malgré ces recherches extérieures, "ils sont près de la nature. L'ingé-"nuité de leur passion les y ramène."

Mme Rostand aime sincèrement son mari dont elle est la compagne attentive et dévouée, elle a un bon sourire pour le détourner de ses bizarreries d'humeur et calmer son excessive nervosité. Elle use de son influence à ses heures de découragement, elle a des transports de joie pour tout ce qu'il lui arrive de bon. Ambitionnant pour lui les honneurs de l'Académie, elle l'attendait en fiacre, dit-on, à la porte de l'Institut, le jour de la votation dans l'anxiété fiévreuse d'en connaître le résultat. Elle a pour lui maints égards, et, quand il est attaqué par la presse au sujet de son poème à l'Impératrice de Russie, elle est là encore, interceptant les journaux pour lui épargner les mortels ennuis d'une critique défavorable.

Ils vivent donc très heureux dans leur petit nid, qu'Adolphe Brisson a si gentiment décrit sous le nom de "Ménage de fauvettes." Elle partage avec son mari ses goûts littéraires, elle s'abandonne avec une douce quiétude à l'entraînement de sa plume cherchant dans un effacement caractéristique aux âmes généreuses la gloire de son mari plutôt que la sienne

Tout de même, ils sont tous deux poètes. Et voici ce que nous dit d'eux Adolphe Brisson.

"Je ne sais vraiment de M. ou de Mme Rostand, qui a le talent le plus pur. M. Rostand est peut-être plus habile, il a des roueries de professionnel, il poursuit à l'occasion le tour de force, la difficulté des rimes rares et des rythmes singuliers ; il est dans une certaine mesure, homme de lettres, c'est-à-dire qu'on démêle, dans sa façon d'écrire, comme un souci de faire admirer sa dextérité et sa science technique. Mme Rostand a moins d'ingéniosité. Il me semble que sa sensibilité est plus pénétrante, d'essence plus délicate. On la devine profondément émue, elle trouve pour peindre la tendresse dont son cœur déborde, des accents d'une incomparable fraîcheur."

On ne sait trop encore où ils se connurent ! Seulement on sait qu'ils se choisirent librement et qu'ils scellèrent dans un engagement de quelques mois seulement cette promesse sacrée d'être l'un à l'autre pour la vie. Ils se rencontraient chez Leconte de Lisle, qui en sa qualité de sous bibliothécaire du sénat, habitait un appartement dans les annexes du Luxembourg. Parmi les conviés à ces soirées cordiales et familières se trouvaient le poète Haraucourt, José Maria de Hérédia, Henri Houssaye et parfois Judith Gauthier. Rosemonde Gérard, alors jeune fille, composait des vers et les récitait avec perfection. Un soir, Leconte de Lisle l'annonça dans son salon en disant : "Vous verrez et vous entendrez, tout à l'heure, une personne que vous n'oublierez jamais." Et au récit de cette présentation, Gaston Deschamps écrit dans "Les Annales politiques et littéraires" ce qui suit :

"Leconte de Lisle n'aimait pas, en général, les jeunes filles qui font des vers. Il se méfiait du cahier bleu des pensionnaires. Il décourageait fort honnêtement la plupart des vocations indécises qui venaient implorer sa bénédiction paternelle. Pour qu'il eut consenti à cette exception, il devait avoir des raisons bien fortes. Son sentiment devint le nôtre, dès que nous eûmes la joie de voir et d'entendre Rosemonde Gérard. C'était une toute jeune fille, très mince, très blonde, délicate et gracieuse. Je vois encore son entrée qui mit de la lumière dans le salon un peu sombre. Et longtemps nous avons gardé dans les yeux le reflet de sa robe rouge, très simple, toute unie, mais chatoyante, des cassures satinées où la couleur s'avivait d'allègres clartés. Rosemonde Gérard récita sans se faire prier quelques stances. Sa bonne grâce était toute aimable, sans affectation de naïveté et sans excès de coquetterie. Elle disait ses vers d'une voix claire et musicale, avec un art spontané et déjà savant où la marque d'une excellente méthode ne nuisait pas à la grâce de l'instinct. Sa poésie était ingénue et subtile, avec quelque chose d'aérien et de ténu, un charme discret semblable à ces rayons du matin qu'un nuage peut éteindre ; ou à ce fil de la Vierge que le moindre souffle peut briser. C'étaient, par la pureté, par la fragilité, par je ne sais quelle beauté grêle et imprécise : des rêves de jeune fille. C'étaient, par le choix des mots, par la sûreté du rythme, des vers de poète. Cette vision trop rapide, laissa dans notre mémoire une trace brillante et durable, une impression de jeunesse et de fraîcheur."

Ce fut donc là que nos jeunes amoureux furent saisis d'une admiration mutuelle, ils s'attirèrent tous deux, se comprirent et s'aimèrent.... Les douces émotions de leurs fiançailles, les impressions de leur lune de miel sont reproduites dans deux volumes, l'un intitulé "Les Pipeaux" et signé "Rosemond Gérard," l'autre "Les Musardises" d'Edmond Rostand Ce sont leurs premières œuvres "Rien "de plus frais, de plus tendre, de plus "sincèrement ingénu n'a été je pense "composé dans notre langue, nous "dit Adolphe Brisson. La douce pé-"riode ! et quel parfum elle a laissé "dans leurs âmes."

Dans ce roman de leur jeunesse, les amoureux riment sur tout et à propos

de tout. Tantôt ce sont des propositions de promenade avec une nomenclature des jouissances qu'elles leur apporteront. "Nous redeviendrons enfants se disent-ils dans une fièvre enfantine, nous aurons mille jeux, nous cueillerons des fleurs, nous attrapperons des sauterelles, etc.; tout nous sera nouveau, tout nous apparaîtra comme une découverte, etc. Tantôt c'est un enfantillage de jeune homme qui dérobe à sa fiancée ses souliers de bal, une réminescence du prince épris de la belle Cendrillon. Ici c'est une fantaisie d'enfant gâté qui exige une ballade sur son "manchon," là ce sont des taquineries, de petites querelles d'amoureux (car on dit qu'elles sont inévitables), puis, enfin des jalousies d'une part, des consolations de l'autre qui ont servi de sujet à ces essais poétiques qui enrichissent l'écrin littéraire de ce double recueil, intitulé: "Les Pipeaux et les Musardises."

Dans des strophes enthousiastes, sous le titre de "Rêve de bonheur," Rosemond Gérard peint avec ravissement sa demeure future. Elle veut une maison loin de la ville, en briques roses, aux croisées vertes; et, sur le toit des tourterelles aux langoureux roucoulements, elle veut sur les étagères des objets précieux pour charmer leur vue—et, berçant ses illusions dans un enchantement mystique, confiante dans le temps heureux qui passera si vite, elle ne veut ni horloge, ni sablier qui leur rappelle l'heure importune; et pas même de calendrier.

Voilà, un aperçu de leur demeure et de leurs premières années ensemble; la perspective de leur vie de ménage, et leur entrée en scène. Ce bonheur rêvé et dont l'ébauche a été si comblé de félicité réciproque, existe-t-il encore, existera-t-il longtemps? Je ne le sais.

Certains sceptiques affirment que le bonheur dans le mariage est de courte durée. Laissons ces pyrrhoniens à leur pénible opinion et en attendant les surprises de la réalité, conservons de cet intérieur idéal la première et douce impression que nous en avons conçue.

Rien de plus charmant que ses vers de "Bébé s'éveille" insérés sous le titre de "Roses de Noël". Ils nous font tressaillir au souvenir des joies de nos jeunes années, réveillent nos émotions pour retrouver dans nos cœurs de mères, dès l'aube de Noël tout le plaisir vif que cause à nos enfants le passage de "Santa Claus" avec ses surprises et ses dons. Je me demande si cette femme qui sait si bien décrire la fête charmante des enfants le matin de Noël, a de ces petits rayons de rayons de soleil à ajouter à son bonheur?......

Madame Rostand a livré de plus à la publicité quelques croquis rustiques tels que "Le Potager," "Le Pélérinage," des vers intitulés "Ma première lettre" où elle parle avec une naïveté gracieuse de son début dans le style épistolaire. Elle a de plus des vers d'automne comme "Maison à louer," "Le dernier papillon" et, un fort joli poëme "Trois voix", où elle fait parler à tour de rôle le Rêve, la Muse et l'Amour; et, dans ce bouquet de fleurs poétiques, on se demande lequel lui mérite le plus de félicitations! Elle a un heureux choix de pensées, et un style doux et facile que l'on lit avec charme.

Maintenant une faible idée de son caractère par l'analyse de son autographe; elle lui est tout à fait favorable.

Elle a l'esprit d'intuition, le sens esthétique, de la diplomatie et une teinte de mélancolie au reste, commune à tout artiste.

Son imagination a des ailes.

L'exaltation qui la transporte nous dit de l'idéal.

C'est une sentimentale, et si je compare mon analyse sur ce point avec l'étude de ses poésies je ne vois que la confirmation de mon diagnostic: elle fait surgir des amoureux partout, ainsi dans une description de printemps, elle en fait apparaître dans une course à travers les champs, les bruyères et les bois; et, dans ses vers d'automne, elle fait pleurer les oiseaux dans les branches, sur des amoureux, lesquels "Comme se fanent les pervenches, s'en sont allés..." Malgré cette rapide esquisse je constate une fois de plus, que la graphologie est une puissante révélatrice.

Vous laissant à vos réflexions, je souhaite à M. et Mme Rostand de continuer leur carrière dans ce joli chemin de roses; et de ne s'arrêter que sous les palmes que leur décernera, j'en suis certaine, toute l'Europe lettrée.

MME ARTHUR GAGNON.

La légende des bijoux.

Des légendes! Il y en a de merveilleusement jolies. Les plus belles nous viennent, sans conteste, d'Orient, du pays féerique par excellence.

Là-bas, au pays du soleil levant, tout revêt une teinte de pourpre et d'or, tout devient fabuleux. C'est de là-bas que nous vient la légende des bijoux.

Sara, l'épouse légitime d'Abraham, voulant se venger de son esclave Agar qui l'avait supplantée dans les affections de son mari en lui donnant un fils, devint mère à son tour et, reprenant tous ses droits d'épouse, elle en profita pour martyriser Agar avant de la chasser au désert. Elle lui fit percer les oreilles pour y suspendre des anneaux en argent à l'instar de ceux qu'on passait aux bestiaux pour les enchaîner au pâturage. Mais ainsi accommodée, elle parut si charmante aux femmes de la tribu que toutes se firent percer les oreilles pour s'orner de boucles semblables.

Furieuse, Sara lui fit alors entraver les bras et les jambes avec des anneaux pesants de même métal pour bien marquer son humble condition d'esclave. Mais, là encore, elle fut déçue dans sa vengeance: ces entraves rendirent la démarche d'Agar si gracieusement nonchalante, ses bras alourdis pendirent si harmonieusement le long de son corps souple et délié que la mode s'en répandit aussitôt dans toute la partie féminine de la tribu.

Les jeunes et jolies femmes ont toute permission d'être sottes, étant sûres d'être admirées toujours. Mais non pas la femme âgée. Il faut qu'elle ait de l'esprit. Elle en a, et elle est souvent agréable et amusante.

J. MICHELET.

Fin de querelle entre époux presque jeunes.

—Soit, dit-elle, j'en conviens... J'ai mes défauts.

LUI, *avec foi*.—Oh oui!

ELLE, *très surprise*.—Lesquels?

UN DUEL EN 1830*

Il est encore des citoyens de Québec qui se rappellent l'ancienne porte Saint-Louis, avec ses lourds battants de fer, sa maçonnerie antique, son faite crenelé et recouvert de terre battue dont les suintements avaient hérissé l'intérieur de la voûte de stalectites d'un aspect assez désagréable. On y arrivait du dehors par un chemin creux formant une suite d'angles ouverts, et à chaque tournant se démasquait la gueule d'un canon.

Au sommet des murs bordant ce chemin, on apercevait, en été, de nombreuses chèvres broutant une herbe longue et jaunâtre. C'était aussi le rendez-vous des gamins. Cachés derrière les créneaux ils harcelaient les passants, mais surtout les marchands en plein vent et un ou deux mendiants qui avaient élus domicile dans les angles.

Sur la Grande-Allée, au point où le talus gazonné commençait à s'élever en glacis pour former le chemin creux, à la droite de la route et à peu près sur l'emplacement actuel du palais législatif, il existait autrefois une auberge qui, à l'époque dont je parle, était l'un des rendez-vous habituels d'un groupe de jeunes gens à la mode. Une étroite véranda en coupait la façade, et sur cette véranda en été et aux fenêtres en toute saison, on pouvait voir ces messieurs postés aussi commodément que le permettaient leur haut col rigide et leur corset, pour voir circuler cavaliers et équipages sur la Grande-Allée. A l'ouest de l'auberge, une succession de demeures champêtres à demi cachées dans la verdure étaient les résidences de certaines familles aisées. Plus loin, c'était la campagne.

Par un soir de mai, à l'heure où le crépuscule commence à devenir sensible, une cavalcade assez nombreuse de messieurs et de dames revenaient par le chemin Saint-Louis vers la ville.

Au moment où elle allait passer devant l'auberge, un homme en sortit portant à la main une mèche allumée. Il se baissa et mit le feu à une petite traînée de poudre étendue d'avance d'un côté à l'autre du chemin, mais que les cavaliers n'avaient pu apercevoir. La flambée se produisit sous les pieds des chevaux. Elle ne fut pas formidable et ne blessa personne, mais elle mit le désordre parmi les chevaux, et leur frayeur aurait pu être cause d'accidents sérieux.

Heureusement, aucun ne devint incontrôlable et l'on réussit bientôt à calmer les dames, lesquelles, comme bien on le pense, avaient poussé de haut cris. Plusieurs jeunes gens indignés semblaient vouloir faire un mauvais parti à l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, qui était resté là riant d'un rire aviné. Mais les dames les en dissuadèrent et l'on s'éloigna après avoir fait au malappris des reproches mérités.

Un seul jeune homme était resté en arrière. Il n'avait pas prononcé une parole pendant que les autres protestaient, mais il était devenu très pâle. Ses amis partis, il descendit de cheval, attacha sa bête à un arbre voisin, sans se hâter enroula sur son poignet la mèche de sa cravache, s'avança vers l'homme, le saisit au collet et, toujours sans parler, se mit à le fouetter impitoyablement. Le malheureux, dans sa demi ivresse, cherchait peu à se défendre. Il proférait des imprécations et finit par s'affaisser sous les coups au moment où deux de ses camarades se portaient à son secours.

Mais le jeune homme était déjà remonté en selle.

—Messieurs, vous me connaissez, dit-il, parlant pour la première fois. Je m'appelle LeSieur et je demeure rue Saint-Louis.

—Nous saurons vous retrouver, n'en doutez pas, répondit un des derniers survenants.

LeSieur s'achemina vers la ville et entra dans la maison de son père.

Le jeune homme étant maintenant plus calme, ne se sentait pas très satisfait de ce qu'il venait de faire. Il n'avait pas l'habitude de ces explosions de colère. C'était une riche et précoce nature, mais plutôt un pensif qu'un violent. A vingt-cinq ans, on ne lui eut pas donné son âge. Il était brun, il avait les cheveux bouclés et le visage rasé, sauf de courts favoris, sa taille mince et élancée le faisait paraître plutôt frêle que fort. Le costume de l'époque n'était pas fait pour donner aux hommes un air athlétique. Ce costume se composait d'une redingote, ordinairement bleue, à boutons d'acier, très serrée à la taille et aux bras, le collet montant encadrait un jabot formidable ; des basques très larges forma ent une sorte de jupe d'où sortait un pantalon de nankin retenu par des sous-pieds de cuir. L'auteur a conservé quelques-uns de ces anciens vêtements. Leur coupe est invraisemblable. On conçoit, à la vérité, qu'on puisse, par un long abus du corset, se former une taille de guêpe, à l'exemple de certaines femmes, mais comment pouvait-on faire entrer les bras d'un homme dans des étuis aussi étroits que ces manches ? Les peintures contemporaines, qui paraissent fantaisistes, représentent pourtant la réalité.

Ce jeune homme était ordinairement sage, aimant l'étude et les arts, plus observateur que la plupart de ceux de son âge, mais comme eux trop entier dans ses opinions, se formant du devoir des idées rigides et quelquefois exagérées. C'était ce défaut précisément qui avait donné lieu à l'incident qui venait de se produire.

Au commencement du dix-neuvième siècle, l'opinion tolérait encore le duel, même dans les pays catholiques où la religion le défend, même dans les pays anglais où la loi prête son concours à la religion pour l'extirper. Plusieurs duels sont historiquement constatés au Canada, et cet être méprisable, le duelliste d'habitude, n'y était pas autrefois inconnu. Parmi les jeunes hommes du temps, à Québec, il en était un qui exerçait sur son entourage une véritable terreur, car avec son pistolet, il mouchait une chandelle à quinze pas et il avait plus d'une victime sur la conscience. C'était l'homme que notre ami venait de fouetter.

*. Ce duel a vraiment eu lieu avec le résultat indiqué.

Eprouvant pour lui une aversion profonde et sachant que tout le monde le craignait, LeSieur s'était souvent dit qu'il y aurait lâcheté à lui passer la moindre peccadille et ... il n'avait pas voulu être lâche. C'est ainsi qu'en haine d'un duelliste il s'était probablement attiré un duel.

Il en était là dans ses réflexions lorsqu'on vint lui annoncer que quelqu'un l'attendait au salon. Il y descendit et y trouva les deux messieurs qui tantôt s'étaient portés au secours de leur camarade.—Messieurs, leur dit-il, veuillez vous asseoir. Vous venez sans doute de la part de M. A...?

—En effet, monsieur. Vous savez qu'il ne peut être question d'accommodement. Nous venons vous prier de nous indiquer vos témoins et savoir s'il vous plaira de rencontrer M. A... demain matin à six heures sur les Buttes-à-Neveu. Nous proposons le pistolet à quinze pas. Notre principal aurait, dans les circonstances désiré que le combat fut à la mort, nous nous sommes réservé le droit de le faire cesser quand nous le jugerons à propos.

—C'est fort bien, messieurs. Je n'ai pas encore choisi mes témoins, mais ils vous rendront visite dans la soirée pour vous confirmer que je rencontrerai monsieur A.. sur les Buttes-à-Neveu demain matin à six heures. J'accepte le pistolet, *à neuf pas*.

—Quinze pas !

—J'ai dit neuf pas. Vous y objectez-vous ?

—Monsieur, c'est contre la coutume. Enfin, nous nous entendrons avec vos témoins et nous avons l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

—A demain matin, messieurs.

Le calme de Lesieur pendant cette entrevue n'était pas affecté. Le duel était alors dans les mœurs, on ne pouvait s'y soustraire sans être ostracisé, aussi cette pensée ne lui vint-elle même pas, et il allait à ce combat avec quelque chose des sentiments de l'ayant-droit dans l'ancien combat judiciaire. Seulement, s'il était sans crainte, il n'en avait pas moins le sentiment du danger très réel qu'il allait courir. Aussi, la condition d'une rencontre à neuf pas qu'il désirait imposer à son adversaire n'était pas une bravade mais le résultat d'un calcul. Quinze pas étant la distance invariablement choisie par son adversaire dans ses rencontres, le rapprocher de six pas devrait égaliser les chances et peut-être lui faire perdre contenance. Ses témoins approuvèrent l'idée, mais jugèrent que le même résultat serait atteint à onze pas et avec moins de danger. Les témoins de la partie adverse y ayant consenti, cette distance fut finalement adoptée.

La rencontre eut lieu tel que convenu. Le duelliste A... croyait déjà tenir sa vengeance, mais il perdit quelque chose de son aplomb sous le regard fixe de son jeune adversaire. Au premier feu il ne fut pas lui-même touché, mais sa balle effleurant le cou de Lesieur, les témoins de part et d'autre le déclarèrent blessé et se hâtèrent de mettre fin au combat.

Ceux qui ont été témoins d'une de ces malheureuses rencontres, comprendront pourquoi M. A..., malgré l'affront qu'il avait reçu, n'insista pas pour continuer. Quand deux hommes sont ainsi placés face à face, il arrive presque toujours que l'un des deux se sent mâté par le courage supérieur de l'autre. Malheureusement, quoiqu'on en dise, le courage supérieur ne se trouve pas toujours du côté du droit. Mais il est inutile de moraliser sur un abus qui a cessé d'exister. Je n'en ai évoqué le souvenir que pour aider à faire connaître les mœurs d'une époque qui n'est pas très éloignée, mais que nous oublions déjà.

ERROL BOUCHETTE.

A travers les Livres

The Little Organist of St. Jérôme and Other Stories of Work and Experience, by Annie L. Jack. William Briggs, Editeur, Toronto.

C'EST bon, c'est doux, c'est charmant. Je les ai lues toutes ces historiettes, un soir, près de la lampe tandis que la pluie tombait au dehors et j'ai oublié le vent, l'orage, jusqu'aux nuages gris assombrissant mon âme... Mme Jack, de Chateauguay, n'est pas un écrivain banal. Depuis longtemps déjà, elle a fait sa marque dans nos magazines anglais, et, ses causeries hebdomadaires sur l'horticulture, dans le *Witness*, lui ont créé une réputation enviable dans le monde des lettres et des savants. C'est sans doute cette communion constante avec les fleurs qui a donné à l'auteur de *The Little Organist of St. Jérôme*, cette suavité, ce parfum que respire chacun de ses écrits. Et cet enseignement aussi, puisque les lis nous donnent des leçons et que les pétales de la plus humble plante nous prêchent une morale et un précepte.

Le livre est dédié aux " chers aimés de Hillside " ; il est digne d'eux digne des cœurs généreux, des intellects qui l'habitent, digne encore de cet endroit poétique où j'ai passé mes meilleures heures, rêvé mes plus beaux rêves....

Louisbourg en 1902, par l'honorable Pascal Poirier.

Je remercie de tout cœur M. le sénateur Poirier d'avoir pensé à m'adresser son historique et intéressant travail. Depuis mon pèlerinage à ce qui fut, jadis, la puissante et belle place de Louisbourg, tout ce qui me parle d'elle, a le don d'émouvoir et d'attacher mon souvenir étrangement. J'ai donc refait, avec le récit de M. le sénateur Poirier, ma promenade à travers la ville dévastée et désolée ; j'ai revu les casemates, l'emplacement du château du gouverneur, celui de l'hôpital et de la chapelle, l'ancien cimetière, en face de la mer, où l'on doit dormir si bien aux bruits du flot berceur. .

La brochure de M. le sénateur Poirier est extrêmement captivante au triple point de vue : national, historique et littéraire. Les gravures qui ornent encore ce travail lui donnent un charme de plus.

J'espère que le gouvernement ne sera pas sourd à la demande de M. Poirier, qui veut faire de Louisbourg, " le champ qui fut Troie," une propriété nationale. Il est grand temps que nous veillions à la conservation intégrale des monuments et des lieux qui composent notre histoire, et, je suis sûre que les journalistes aideront, de toute la puissance de leurs plumes, l'œuvre si intelligente, si patriotique et si touchante dans sa sublimité, du grand Acadien, qu'est M. le sénateur Poirier.

FRANÇOISE

P.S.—Un ecclésiastique a, bienveillamment, voulu écrire une critique qui paraîtra prochainement, sur le livre de M. l'abbé Auclair. F.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite)

II

TU ne feras pas cela, ma petite Ulrique !... Où iraistu ?...

—J'ai la rue, s'il le faut !

Le comte regarda sa fille, puis, sans mot dire, rentra dans la chambre. L'instant d'après, il y était seul. Le partenaire proscrit ne revint jamais.... Ce fut Eldringen qui alla le retrouver au dehors.

Ulrique, à quinze ans, forcée de défendre sa dignité outragée, était obligée de constater qu'elle n'avait pas, en son père, le protecteur auquel elle avait droit. Elle s'habitua à ne compter que sur elle, et, dans plus d'une circonstance analogue, sut vaillamment se faire respecter sans appeler à l'aide.

En avançant en âge, la jeune fille comprit que demi-aristocrate et demi-bourgeoise, elle n'était ni l'une ni l'autre, partant une déclassée dont l'existence même était un outrage aux démarcations sociales, et que, pour ce péché originel, elle était condamnée pour la vie. Un double événement l'amena à cette pénible, mais juste appréciation de sa situation anormale.

Dans le cours de leur existence vagabonde, le hasard mit tour à tour Émile et sa fille en contact avec leurs parents, aristocratiques d'une part, roturiers de l'autre.

La première de ces rencontres avait eu lieu un été, dans l'élégante petite ville de Baden, à une heure de chemin de fer de Vienne. Par suite d'un fugitif sourire de la fortune, Ulrique se trouvait installée dans un assez bon hôtel. Elle venait de passer seule la journée en attendant le retour de son père, parti dès le matin pour assister à une course à Vienne. Il rentra de belle humeur, la boutonnière fleurie, et, pour salut, jeta gaiement ces mots à sa fille :

—Cherche ta plus jolie robe, ma petite Ulrique, et arrange-toi pour être belle demain : j'ai une invitation pour toi !

—Tu sais bien que je n'ai pas une robe qui puisse passer pour jolie.... Mais, de quelle invitation parles-tu ?

—J'ai promis de te conduire dîner demain chez la comtesse Tiefenthall s'écria triomphalement Émile.

Le visage de sa fille traduisit une émotion profonde. Elle, invitée à dîner, et dans le grand monde ? Cela, évidemment, passait sa compréhension. Le père expliqua.

C'était toute une aventure. En revenant de Vienne, le train était archi-plein. Quelques jeunes gens, un peu lancés et d'éducation médiocre, avaient assez grossièrement envahi un compartiment de première classe où se trouvait une dame élégante et ses deux filles. Le comte Eldringen était intervenu pour se faire le chevalier de ces dames fort effarouchées et mettre à la raison les malotrus. D'où, reconnaissance, échange de noms, et, sur la haute considération de celui du comte, invitation à dîner pour le lendemain.

Plus surprise que satisfaite au fond, Ulrique ne fit cependant aucune objection. Son père paraissait si joyeux de la perspective de se retremper quelques instants dans son milieu originaire ... et puis, eût-elle été femme s'il n'eût existé en elle un peu de curiosité ?

Le lendemain, à l'heure fixée, le père et la fille se présentaient à la villa Flora, où les Tiefenthal passaient l'été. Un valet de pied les introduisit dans une antichambre qui parut à Ulrique encombrés de plantes vertes. Elle se mit à inspecter, curieuse sans embarras, avec toute la candide audace de l'ignorance. Si le valet n'eût été plus prompt qu'elle, elle eût elle-même tourné le bouton de la porte vers laquelle on les conduisait et parut toute surprise de l'empressement du domestique. Elle s'étonna aussi d'entendre son père donner leurs noms, mais avant qu'elle eût le temps de formuler une question, la porte s'ouvrit et une voix annonça :

"Le comte et la comtesse Eldringen."

Alors la jeune fille devint subitement immobile, non par timidité — ce mot, pour elle, était vide de sens,— mais parce que le demi-jour artistiquement ménagé dans le salon tout parfumé par les jardinières lui donnait la sensation d'entrer dans quelque grotte vaguement sombre. Elle devina plutôt qu'elle ne vit, d'abord une dame se levant d'un fauteuil en un inexplicable fouillis de dentelle qui lui semblèrent d'une seule pièce et couleur café au lait, puis une autre, plus grande, qui, assise près de la porte, s'était aussi levée mais sans bouger de place, à l'annonce du valet de chambre. Elle perçut alors un double cri voilé sortant, d'une part de la bouche de son père, entré derrière elle, d'autre part de celle de la grande dame, près de la porte. Ulrique fixa ses yeux, déjà plus acclimatés à cette demi-obscurité, sur cette dernière et vit qu'elle était écarlate.

Voici ce qu'en réalité il venait de se passer. La dame qui avait poussé le cri étouffé était la comtesse Minart, sœur du comte Eldringen, avec lequel elle ne s'était pas une seule fois trouvé face à face depuis dix-neuf ans, sauf, de temps en temps, une banale rencontre dans les rues de Vienne. La maîtresse de la maison, la dame aux dentelles, était demeurée à quelque pas de son fauteuil, stupéfaite et indécise, comprenant qu'il y avait quelque chose, mais incapable de préciser ce que cela pouvait être.

La comtesse Minart se remit la premiere, étant douée de toutes les énergies mondaines. Son accueil à son frère fut un chef-d'œuvre de diplomatie subtile, de politesse glaciale, et d'ignorance momentanément voulue du passé.

La nécessité de la représentation du comte et de sa fille aux autres invités aida à sortir de cette situation génante. Puis, profitant de la première occasion favorable la comtesse Tiefenthal, toute bouleversée, et la comtesse Minart, très maîtresse d'elle-même, au contraire, s'éclipsèrent adroitement dans un boudoir où elles tinrent conseil.

—Je me suis sentie mal à l'aise,— disait en larmoyant la première,— dès le moment que j'eus fait l'invitation. Hélène et Clara m'ont fait assez de reproches.... de ma

promptitude. Les chères filles ont bien autrement de présence d'esprit que moi.

—Certes, répondit ironiquement la comtesse Minart, qui, d'un petit pas rageur, arpentait le tapis,—il est heureux que vous les ayez toujours sur vos talons pour vous éviter des... erreurs du genre de celle ci !

—Alors,— demanda timidement la comtesse Tiefenthal toujours en pleurs,— la mère de cette jeune fille....

—Ah ! ne m'en parlez pas .

—Aurait-elle été.... au théâtre, peut-être ?

—Au théâtre ?.... Ah ! bien, oui ! Plût à Dieu !... Ce ne serait presque rien !

—Vous m'épouvantez ! Elle était donc ?....

—Quelque chose de pire, d'au-dessous de tout ? Elle était.... la fille d'un sous-officier du régiment d'Émile, une Fanny Baudl, ou Pandl, ou.... Est-ce qu'on retient ces noms-là ?

La comtesse Tiefenthal s'écroula un gémissant dant un fauteuil, anéantie.

—Et moi qui ai amené ici cette fille ! Oh ! Clotilde, que faire ? ... Si j'allais dire que votre migraine vient de vous prendre ?.... Peut-être préféreriez-vous même ne pas rester dans la maison ?

L'hôtesse éperdue alla jusqu'à jeter un coup d'œil sur la fenêtre pour mesurer si elle permettrait à son amie, résolue mais corpulente, d'effectuer, le cas échéant une retraite précipitée. La sœur d'Émile surprit ce regard et haussa les épaules.

—Ne dites pas de folies, Zina — répondit-elle. —La situation est délicate, mais je me sens de force à l'affronter. Il ne faut pas que l'ombre d'un affront les effleure tant qu'ils seront nos hôtes : nous nous le devons à nous-même.

Les traces de larmes rapidement effacées, elle rentrèrent au bras l'une de l'autre au salon où Hélène et Clara avaient, pendant l'absence de leur mère, fait les honneurs avec une aisance qui justifiait les éloges que venait de faire la comtesse Minart de ces demoiselles si parfaitement bien élevées.

Ce n'est que lorsqu'on se mit à table qu'Ulrique constata qu'on n'était que douze personnes. En entrant il lui avait semblé en voir plus de vingt Sous la lumière moins parcimonieuse de la salle à manger, elle vit, dans les filles de la maison, ce qu'elles étaient réellement : de grandes personnes osseuses de vingt-cinq à vingt-six ans, aux yeux bleus et durs, aux tailles rigides. Les deux autres jeunes filles présentes étaient les filles de la comtesse Minart, la sœur du comte Emile. *In petto*, Ulrique ne trouva à les mieux comparer qu'à ces fragiles figurines en biscuit, si exquises à regarder, mais dont on craint, en les touchant, de broyer la fine délicatesse. Leur père était un homme à l'air languissant, avec des favoris pâles, des yeux morts, un nœud de cravate mal fait, et un léger parfum de violette répandu sur toute son insignifiante personne.

Trois célibataires fermaient le cercle de la société. L'un d'eux, grand, fort, avec des yeux noirs, et un visage gras rasé de près, qui lui donnait une apparence quelque peu ecclésiastique, mais nullement ascétique, ne pouvait plus guère prétendre au titre de jeune homme.

Il se nommait le baron Bernersdorf et était parent du comte Minart. Les deux autres étaient de vrais jeunes gens, mais si également soignés jusque dans les moindres détails de leur toilette, si exactement moulés sur un même modèle de correction banale, qu'il fallait réellement renoncer à les distinguer entre eux, ainsi que du reste de la jeunesse élégante.

La comtesse Minart n'avait en rien trop présumé de ses forces et de son adresse. A son exemple, la situation délicate fut enlevée avec cet art des nuances que possèdent seuls les gens élevés dans l'étude des subtilités mondaines. Ulrique, si elle eût eu besoin d'être mise à l'aise, eût été vite rassurée par la maestria avec laquelle on sut ignorer la pauvreté de sa robe noire et ne pas voir les fréquentes et assez risibles bévues qu'elle commit au cours du dîner. Pour la pauvre enfant, une table correctement mise et bien servie était pays inexploré et plein d'embûches. Ce soir-là, en leur confortable chambre, les petites comtesses Thekla et Mélanie Minart amusèrent bien leurs sœurs cadettes et faisant l'imitation mimée d'Ulrique essayant de couper sa glace avec un couteau et une fourchette, ou se levant tranquillement de table, à la grande consternation des convives, pour aller s'emparer, sur le dressoir, d'un plat de petits pois dont elle pensait que son père aimerait à reprendre. Mais ces jeunes filles étaient si bien stylées que, lorsque ces incidents se produisirent, l'ombre d'un sourire ne vint même pas modifier l'arc délicat de leur lèvres.

Pendant tout le repas, Ulrique avait vécu comme en un pays de rêve. Elle n'avait jamais imaginé qu'un tel confort et un tel luxe pussent exister. L'étincellement des cristaux, l'éclat de l'argenterie l'éblouissaient, les mets lui semblaient d'un goût et d'un parfum surnaturels. A un moment, ses yeux tombèrent sur la main de l'aînée des sœurs jouant avec des miettes de pain ; cette main qu'elle vit pâle et à demi transparente comme un morceau d'albâtre, elle la compara d'un furtif coup d'œil à la sienne, rougie par l'air, durcie par le travail ... Et elle songea que cette jeune fille, assise en face d'elle, était sa cousine germaine et qu'un même sang coulait dans leurs veines !

Alors, elle pensa. D'où venaient exactement ces différences entre elles ? De l'argent seul ?.... Non ; car malgré tout, malgré les attentions qu'avait eues pour elle à diverses reprises la maîtresse de la maison, malgré l'exquise politesse des demoiselles Tiefenthal, malgré les doux sourires de Thekla et de Mélanie, Ulrique avait senti un je ne sais quoi, pour elle indéfinissable, qui ne lui avait pas permis un instant d'oublier qu'elle était la fille de Fanny Badl. Ce je ne sais quoi, dont l'éducation mondaine lui eût seule permis de saisir la subtile nuance, était dans la différence de ton lorsqu'on s'adressait à elle ou aux autres membres de la société. Elle sentait vaguement, pourtant, que, tout en paraissant lui faire accueil en leur milieu, ces gens semblaient continuellement lui dire : "Tu n'es pas et tu ne seras jamais des nôtres !"

MME DE LONGGARDE

(A suivre.)

LETTRE D'OTTAWA

Ma chère directrice,

FOIN des bals, des réceptions et des parures pour cette dernière semaine ; nous sommes couvertes de cendres et nous avons pleuré sur les péchés d'Israel en général et sur les nôtres en particulier. Oh, les nôtres sont de bien minces peccadilles. Un peu de bavardage et un peu de sucre écrasé sur les voisins et voisines ; qu'est cela ? En tout cas, pour ne pas scandaliser vos abonnées, je ne dirai pas un mot des réceptions de la quinzaine et je vais parler un peu de politique, ou, du moins parler de politiciens.

Ne croyez pas cependant qu'il n'y ait pas eu de fêtes. Il y en a eu une quantité et de très belles. Je vous dirai même que j'y ai constaté la présence inusitée de montréalaises qui me paraissaient avoir fui les défenses de votre ordinaire et avoir allégé leur conscience, en recherchant sous une juridiction plus paterne, des libertés qui leur étaient refusées en d'autres lieux.

Je veux être bonne princesse et je ne vous enverrai pas de noms ; ce sera ma façon à moi de prouver ma charité et de faire œuvre de mortification.

Renonçons donc à Satan, à ses pompes et à ses œuvres et puisque je vous ai promis deux mots de nos hommes politiques, je vais m'exécuter, bien que l'époque ne soit pas propice. Les derniers jours de session ont été absolument lugubres et si peu suivis.

Je me plaignais l'autre jour qu'il y avait encombrement à la galerie ! Hélas, tout cela est bien changé. Je n'osais même pas aller m'asseoir sur ces banquettes vertes, j'avais peur d'être seule et alors, eh bien, on m'aurait sûrement reconnue. Mon incognito aurait été violé. Fini de rire, fini de s'amuser ; et cela, *je ne le veux pas.*

Parlons du premier ministre. Sachez donc ma chère directrice, que vous êtes bien arriérée à Montréal, vous qui vous inquiétez de sa santé. Mais, ici, personne ne s'occupe de la santé de Sir Wilfrid Laurier, nous le voyons tous les jours, à toutes les réunions, parmi les dames comme parmi les députés, gai, alerte, de bonne humeur, toujours galant et chevalier jusqu'au bout des ongles. On parle un peu de la maigreur dont son visage porte les traces. Je vous assure qu'il en résulte dans ses traits une teinte d'ascétisme pleine de grandeur. Ces faces si nettement dessinées et *sculpturales, ces* traits marqués, qui furent ceux du juge en chef Dorion, de l'abbé Collin, sont vraiment impressionnants et beaux d'une beauté intellectuelle reflétée dans les replis mêmes et les saillies du visage. Ce sont des physionomies d'étude qui captivent le penseur et l'artiste et qui s'imposent au respect des masses.

Il y a bien des absences au banc des ministres : l'hon. M. Fisher nous manque, mais on nous annonce ici que le premier mai prochain il s'arrachera aux délices des Geishas de Yokohama pour revenir au Canada, où son cœur invincible refuse de capituler. Puisse son séjour dans le pays des Chrysanthèmes avoir adouci cette sévérité.

L'hon. M. Sifton est parti pour l'*Angleterre sauver l'Alaska ; mais il* a laissé parmi nous l'aimable ministresse, la crême des élégances.

L'hon. M. Sutherland est encore un irréductible. Vieux garçon indomptable, il a résisté à toutes les séductions jusqu'à ce jour. Cependant, on m'a dit qu'il se faisait construire à Woodstock une magnifique propriété destinée à coûter dans les cent mille dollars. Quel est l'oiseau bleu qui logera dans cette cage dorée ?

Votre aimable ministre montréalais, vot' maire, est encore seul ici ; Madame Préfontaine a été trop souffrante pour pouvoir venir s'établir dans la capitale et dans la jolie résidence que le ministre de la marine a choisie. Cependant nous espérons la voir dès les beaux jours.

L'hon. M. Carroll se distingue toujours comme le printemps du cabinet ; sa jeunesse fait un contraste réconfortant avec les rhumatismes de ce pauvre Sir Richard au dessus duquel son siège est placé. M. Carroll est le plus assidu des ministres, si j'en juge par mon expérience de quelques semaines ; je le vois à son siège chaque fois que je vais au parlement et toujours entouré d'amis. Il tient la tête parmi les jeunes qui l'aiment et qui l'admirent

Quant aux députés, en commençant par Monsieur. . . Ah! *non, cela* ferait ma lettre t op longue. Réservons-nous pour une autre fois et laissez-moi plutôt vous raconter une petite histoire :

Vous savez, ma chère amie, qu'au dessus de la tour centrale du Parlement brille chaque soir une corolle lumineuse destinée à annoncer au loin que le Parlement siège et que les mandataires du peuple se livrent à la défense de ses droits et prérogatives. Aussitôt que la Chambre s'ajourne, la corolle s'éteint et les députés sont censés aller prendre un repos bien mérité. Or, l'autre soir, bien que la Chambre fut devenue silencieuse depuis plusieurs heures déjà, *une lueur scintillait à la tour.* Fait étrange une partie seulement de la corolle était éclairée, le demi cercle septentrional donnant du côté d'un comté non loin de la *capitale.*

Les potins marchèrent dru le lendemain dans la bonne ville d'Ottawa où l'on n'a pas grand sujet de conversation : pourquoi cette *demi lumière?* Qu'était-il arrivé ? La constitution était elle menacée d'un cataclysme ?

Le cas n'est pas encore résolu pour le public ; mais moi, j'ai su le *fin* mot et je vais vous le donner sous le sceau du secret.

Un député de la province de Québec qui habite de l'autre côté de l'Ottawa, est un des amis intimes du Président de la Chambre ; c'est un grand causeur, qui ne déteste pas de tailler une bavette avec les dames et qui n'a pas horreur d'une partie de carte. Souvent, au début de sa carrière politique, il se laissait entraîner à prolonger la soirée chez l'orateur, avec l'exquise compagnie qui s'y trouve toujours réunie. Naturellement, au retour domicilial,

il invoquait comme excuse de l'heure tardive l'obligation qu'il avait subie de défendre pied à pied les droits menacés des citoyens et d'empêcher la violation de leurs prérogatives.

L'excuse servit longtemps, jusqu'au jour où une fille d'Eve, à la langue trop agile, apprit à madame la députée qu'elle avait un bon moyen de savoir si son mari lui disait la vérité, vu que la fatale corolle lumineuse s'aperçoit de très loin et indique clairement l'heure exacte de la cessation des travaux parlementaires.

Le charme fut rompu. Plus de douces veillées, de bonnes causettes et de longues fumeries d'autant plus délicieuses qu'elles avaient la saveur du fruit défendu !

Il fallait rentrer après la séance.

L'autre soir, au moment où la Chambre s'ajournait, l'Orateur invite son ami à participer à un petit euchre où nous étions toutes réunies.

Le député résiste, se défend et veut rentrer en faisant remarquer que la disparition de la lumière à la tour va marquer l'heure où il devait réintégrer au logis.

—Qu'à cela ne tienne, dit une voix qu'on crut être celle de l'Orateur, disparu à l'instant pour revenir quelques minutes après.

On n'a pas encore trahi le secret et je suis la première indiscrète qui le dévoile, mais quelques personnes disaient le lendemain que l'ingénieur électricien du Parlement avait reçu l'ordre de laisser allumées les lumières d'un seul côté pour que l'épouse confiante jouit d'un paisible sommeil sans s'inquiéter du sort de son seigneur et maître qu'elle croyait absorbé dans la revendication des droits nationaux, mais qui, en somme remplissait les obligations non moins graves de la sociabilité.

Vouliez-vous des potins ? en voilà. Si l'on m'arrache les yeux ici, vous en serez responsable. Mais on ne trouvera pas Yvette ; votre petite amie est bien cachée !

YVETTE FRONDEUSE.

P. S.—Si vous montiez vous-même à Ottawa ? Savez-vous que je pourrais bien avoir besoin d'être remplacée, au moins pour une quinzaine....

Y. F.

Aventure d'Artiste

On a trouvé dans les mémoires du célèbre tenor Mario, marquis, homme charmant, admirablement doué par la nature sous tous les rapports. On a trouvé dis-je, dans ses mémoires le récit poignant d'une de ses aventures. La voici :

Mario était à St-Pétersbourg. Au cours d'une soirée à laquelle il avait été invité, la maîtresse de maison lui demanda s'il voulait lui permettre de le présenter à une de ses amies, jeune femme du monde, fort riche, aimant la musique avec passion et qui désirait faire connaissance de l'illustre chanteur.

Sur la réponse affirmative de celui-ci, la maîtresse de maison prit son bras et le conduisit dans un élégant petit salon où l'attendait son amie.

Mario avait beaucoup de succès auprès des femmes ; quand il fut question d'une demande de présentation qui ressemblait à un rendez-vous amoureux, il ne put donc se défendre d'un mouvement instinctif de fatuité.

Mais quel désenchantement l'attendait ! Dieu, quelle laideur repoussante ! La jeune femme en question avait une vraie tête de mort. On les avait laissés seuls. La maîtresse de maison et ses amies riaient dans le salon. Mario faisait bonne contenance et fut aussi poli et correct que possible. Mais il n'était préocupé que d'une idée : trouver un moyen honnête de mettre un terme au plus vite à ce tête-à-tête compromettant.... pour la réputation d'un homme à bonnes fortunes. Malheureusement, comme la mort dont elle était la trop fidèle image, l'admiration faisait mine de ne pas vouloir lâcher aisément sa proie. Il ne put s'en débarrasser qu'après avoir fini par accepter une invitation à déjeûner dont il retarda le plus possible l'échéance, sous toutes sortes de prétextes.

Une chose le rassurait : la perspective prochaine d'un départ pour l'Amérique où l'appelait un brillant engagement. Mais il s'était trompé. Cette dame le persécuta pendant trois ans. Pendant trois longues années Mario a été poursuivi par la tête de mort.

Il s'embarqua à Londres à quelque temps de là pour l'Amérique et le mauvais rêve qu'il avait fait à Saint-Pétersbourg s'était déjà envolé au loin, chassé par les brises de l'océan, quand tout-à-coup, émergeant des flancs du navire comme d'une trappe, l'artiste vit réapparaître sa sinistre vision avec une couronne de roses sur la tête.

Pendant tout le temps de la traversée, sur le pont du paquebot qu'elle transformait ainsi en une gigantesque barque de Caron, cette tête de mort s'attacha ob tinément à ses pas.

Enfin, on arrive ; Mario respire plus librement. Mais le soir de sa première représentation, il retrouve en face de lui la gêneuse de Saint-Pétersbourg.

Et il en fut de même à chaque représentation !

Mario rentre en France, elle y retourne sur le même paquebot.

Un soir, qu'il chantait alors aux Italiens, l'artiste était un peu de mauvaise humeur. Avant d'entrer en scène, il eut la curiosité de jeter un coup d'œil sur la salle par un petit trou ménagé exprès dans le rideau. O terreur ! ses yeux rencontrent ceux de la mort.

Du coup, il perdit patience et s'élança dans le bureau de son directeur.

—Monsieur, lui dit-il, je viens d'apercevoir au premier des stalles, une femme à la tête de mort, qui m'a poursuivi en Russie, en Amérique, sur deux paquebots, et dont la vue seule a fini par me porter terriblement sur les nerfs. Si vous ne trouvez pas un moyen de l'éloigner, ce soir, je vous jure qu'il me sera absolument impossible de chanter.

—Y pensez-vous, mon cher Mario, mais toute la salle est louée, la cour va venir...

—J'aime mieux rompre mon contrat et payer un dédit !

—Mais, comment voulez-vous qu'on renvoie une femme du monde, qui a

payé sa place et dont la tenue est excellente ?

—Ce n'est pas mon affaire, repartit Mario. Arrangez-vous pour la faire partir ou je ne chante pas !

On devine la perplexité dans laquelle cet ultimatum avait plongé le malheureux directeur du Théâtre Italien.

Quelques instants après, il vint annoncer à l'artiste, d'un air satisfait, que, sous un prétexte quelconque, et au risque de l'exposer à un procès, l'administration venait enfin de réussir à déloger son cauchemar.

Mario eut un soupir de satisfaction et l'accueil sympathique qu'il reçut en entrant en scène lui rendit tout à fait sa bonne humeur.

On donnait les *Puritani*. L'orchestre avait exécuté la ritournelle de l'air que l'artiste devait chanter. Il attaque les premières notes et voilà que tout à coup d'une loge donnant sur la scène commence à tomber sur lui une véritable pluie de feuilles de roses

On est d'abord intrigué ; toutes les lorgnettes se braquent sur les mains qui effeuillaient ces fleurs. Et la pluie de roses tombait toujours, si bien qu'on se prend à rire follement. Seul, le grand chanteur ne partageait pas l'hilarité générale.

Furieux de voir ainsi interrompre son grand air, il regarde comme tout le monde pour essayer d'intimider cette nouvelle aurore aux doigts de roses, et il aperçoit... une tête de mort !

Il faillit avoir une crise nerveuse en pleine scène.

A la suite de cette malencontreuse soirée, Mario n'entendit plus parler de la trop poétique spectatrice pendant un mois. Il se sentait tout heureux de ne plus apercevoir, à chaque représentation, ce visage de mauvais augure, cette tête qui semblait dire : " Frère, il faut mourir." Mais un soir, qu'étant dans sa loge, en train de s'habiller, on vint lui dire qu'un jeune homme, appartenant à la meilleure société,—paraissant en proie à une vive émotion,—demandait à entretenir le chanteur d'une affaire très pressante.

Quelques instants après, ce jeune homme entrait précipitamment dans la loge :

—Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais on m'assure que vous êtes un homme de cœur, et je viens vous demander un immense service.

—De quoi s'agit-il ?

—Il me faut deux mots de votre main, ou un objet quelconque vous ayant appartenu...

—Volontiers, mais je désirerais savoir...

—C'est pour que le dernier souhait d'une mourante s'accomplisse.

—Je vois, dit Mario en souriant, que nous faisons du roman.

—Hélas ! répliqua l'inconnu, la réalité n'est que trop poignante. Une femme, une de mes amies se meurt ; elle veut être ensevelie avec un collier sur lequel aura été préalablement fixé un souvenir de vous...

On ne discute pas en pareille circonstance. Mario se conforma à la volonté suprême d'une mourante. Avant l'aube du jour qui suivit, son excentrique admiratrice avait cessé de vivre.

Dieu préserve à jamais les ténors de l'avenir de pareille admiration.

JOSEPHTE.

Notes sur la Mode

LES robes de toile seront très portées, cette année, à condition que les garnitures y soient en profusion sans en exclure le goût. La dentelle surtout sera employée avec beaucoup d'avantage ; on y verra encore les picots, les points de fantaisie, le galon, et les boutons nacrés ou autres.

Les galons n'ont jamais été aussi en vogue que maintenant. On fait beaucoup usage des galons de soie et de mohair. Il y a aussi des combinaisons de blanc et de noir, tandis que ceux qui sont tout noirs ou tout blancs, se voient dans de jolis dessins avec des bordures droites ou irrégulières. Les galons comme la dentelle sont rarement employés seuls sur un vêtement et sont combinés avec de la broderie, ou des bandes piquées.

Le boléro en dentelle rentre en faveur et promet d'être très à la mode.

Les ceintures présentent une grande variété. Il y en a pour tous les goûts. Celles en soie noire et blanche, piquées et ornées de boutons de fantaisie sont en grande faveur. Il y a aussi les ceintures Directoire et Empire avec une grande boucle carrée de velours et une d'argent en forme de corde. Des bouts d'écharpe, plissés dans le dos, distinguent toutes les ceintures à la mode.

Les foulards, très en faveur, comme je l'ai déjà dit, présenteront une grande variété comme dessin et comme couleurs.

Les soies à rayures jouiront d'une très grande vogue pour les blouses.

Les écharpes se porteront beaucoup cette année, et les nouveaux rubans à deux faces de teintes contrastantes comme bleu et vert, noir et rouge, ou noir et bleu, sont particulièrement distingués.

Le printemps nous ramène ces jolis tours de cou et autres accessoires dont la grâce ajoute beaucoup d'élégance à la toilette. La soie, le chiffon ou la mousseline de soie, sont appropriés pour la confection de ce gracieux vêtement.

Les manches sont plus variées que jamais. Quelques-unes ont un bouffant très large au bas, d'autres, au contraire, se contentent d'ouvrir en évasant vers le poignet.

Les chapeaux sont plus petits de moitié que ceux portés l'hiver passé. La forme se relève au côté gauche, et les garnitures varient suivant les chapeaux. Les pailles très fines sont beaucoup employées. Les chapeaux de tulle conviennent pour sorties du soir, tandis que les toques en crin, sont plutôt destinées pour tout-aller. Les plumes d'autruche et l'aigrette suffisent à la garniture d'un chapeau en tulle ou en guipure. Les écharpes en chenille terminées par des franges ou des pendants sont une garniture favorite des modèles en fine paille.

CIGARETTE.

JOYEUX EBATS



EN GLANANT

Le Chiffre 13

Les superstitieux n'ont pas de chance !

L'an de grâce 1903 ne compte pas moins de trois vendredis coïncidant avec le 13...

De plus, en additionnant tous les chiffres du millésime : 1903, on obtient 1 + 9 + 3 = 13...

Que de gens ne voudront cette année ne faire aucun acte important de leur vie : ni acheter une propriété, ni contracter mariage, ni créer un rôle, ni bâtir une maison, ni avoir un enfant, ni donner un bal, ni louer un appartement, ni s'asseoir à table surtout puisque le chiffre 13 y sera toujours présent, même quand on sera seul...

Souverains et demoiselles d'honneur.

Le voyage que le roi d'Italie vient de faire en Allemagne nous rappelle l'anecdote suivante :

Quand le roi Humbert vint à Berlin en 1889, une demoiselle d'honneur lui récita, avec un accent d'une pureté parfaite, une poésie italienne. Le roi, plein d'admiration, lui adresse des remerciements et un compliment, mais la demoiselle reste bouche bée, car elle ne savait pas l'italien.

"Mais elle ne comprend rien ! s'écrie en français) Humbert en se tournant vers Guillaume qui souriait."

Depuis lors les demoiselles d'honneur n'ont plus ouvert la bouche à l'arrivée de souverains étrangers.

Passions des fleurs.

Les fleurs auraient-elles des passions, ni plus ni moins que notre pauvre humanité ?

Un journal parisien l'affirme :

" Elles connaissent, et ce ne sont pas les poètes seuls qui s'en portent garants, la haine et l'amour. Ainsi, la rose et le réséda se détestent . . . Cordialement, le réséda jalousant la rose, non seulement odorante, mais belle. Et la rose envie, on ne sait au juste pourquoi, le réséda. Toujours est-il que, rapprochées l'une de l'autre, ces deux fleurs se faneront avec une rapidité surprenante, au milieu d'autres fleurs restées fraîches.

" Par contre, l'héliotrope et l'œillet ont l'un pour l'autre la plus vive sympathie."

PAGE DES ENFANTS

Notre Concours

LE concours géographique que j'ai donné dernièrement pour mes jeunes savants et savantes depuis 16 ans, et que le manque d'espace dans ma page, m'a empêchée d'expliquer plus au long, devra se terminer le 1er mai inclusivement, afin de me permettre de faire les corrections assez à temps pour publier les noms des heureux concurrents dans le dernier numéro du mois prochain.

Je donnerai à celui ou à celles de mes neveux et nièces qui m'auront envoyé la meilleure réponse, un volume des chansons de Théodore Botrel, — le barde breton que nous avons eu le plaisir d'entendre ces jours derniers, — avec musique et illustré de délicieuses vignettes.

Allons, du courage, jeunes amis, et travaillez ferme.

TANTE NINETTE.

Petit Paul

(Ecrit spécialement pour les lecteurs de Tante Ninette.)

PAULE B., fillette de neuf à dix ans à peine, est assise ou plutôt à demi perdue dans un immense fauteuil près de la fenêtre. A ses côtés elle a élevé une pyramide de livres qu'elle effleure chacun à son tour dans l'espoir souvent déçu de faire assez bonne figure à la leçon du lendemain.

Tout près un chat blanc, fort en gymnastique, exécute des pirouettes remarquables, lesquelles, au sein de sa famille eussent été peut être mieux appréciées encore. De temps en temps, il vient mordre le bout du pied de sa petite maîtresse, dont il veut attirer l'attention, puis, fatigué, abattu, anéanti, il cligne les yeux, ronronne et s'endort.

Paule a ouvert un dictionnaire à la lettre M., et s'arrête longuement devant la définition d'un mot quelconque. Puis les yeux vaguement fixés sur la plaine blanche qu'Avril a maculé de boue, elle songe....

La porte du boudoir s'entr'ouvre et Mme B., s'aprochant de sa fille :

— Allons, dit-elle, encore plongée dans les rêveries ! Tu perds ainsi un temps précieux. Dieu t'a donné l'intelligence il te faut en retour, travailler à la cultiver.

—C'est... c'est que je voudrais. . fit Paule en hésitant.

—Que désires-tu donc ?

—S'il était possible...

— Eh bien ?

—Je serais heureuse,... puis Paule se reprenant, je voudrais tant, fit-elle, voir s'opérer un miracle, là devant mes yeux !

Et les yeux de l'enfant s'animaient tandis que son visage tout entier témoignait de l'ardeur de son désir.

—A ton âge, chérie, répondit Mme B., on a bien autre chose à occuper son esprit ! Il ne faut laisser s'emballer ainsi ton imagination quelque peu follette ; le temps n'est plus où Dieu pour affermir sa foi, se manifestait au peuple par des miracles. D'ailleurs, ne te souviens-tu pas que la Résurrection dont la fête commémorative s'avance rapidement est un miracle de sa divinité. Que, l'an prochain, lorsque Jésus descendra dans ton cœur ce sera un miracle de son amour. Et que d'autres !

Paule restait pensive. Aussi, jugeant plus prudent de contourner l'obstacle que de s'y heurter. Mme B., prit sa fille par la main et lui dit avec bonté :

—Viens, ma petite Paule, avec ton frère l'espiègle nous ferons une longue promenade en voiture. Tu as besoin d'air et de soleil.

—"Mon frère l'espiègle," répondit Paule en souriant. En tous cas il est beau et gentil notre petit Paul.

....

Pas le moindre bruit .. Une anxiété se devine sur toutes les figures. Le médecin désespère de sauver l'enfant.

Paul, le petit Paul, le bien-aimé de tous, a la rougeole, aggravée d'une pneumonie ; sa maladie est entrée dans une phase inquiétante et Paul, le petit Paul bien-aimé pourrait mourir !

—Faites qu'il vive, implorait Paule, les mains jointes, les yeux levés vers le Ciel. Faites qu'il vive, ô mon Dieu ! Paul et moi nous vous aimerons tant ! M. et Mme B., demandent instamment la vie de leur enfant. L'amour leur inspire des accents déchirants. "Vous qui nous l'avez donné, implorent ils, et qui pouvez le laisser avec nous longtemps encore, faites que son mal cesse et qu'il soit guéri !"

Le lendemain, veille de Pâques, l'homme de l'art avouait que tous les secours prodigués au patient étaient devenus inutiles.

—Pour lui, a-t-il ajouté, j'ai épuisé tous les remèdes possibles et j'ai dû hélas m'arrêter aux limites de la science humaine. C'est à Dieu maintenant qu'il reste de sauver l'enfant !

Les sanglots, les gémissements de la désespérance accueillent cette déclaration et montent vers le Ciel comme une prière.

....

Pâques ! Heureuses Pâques ! Les clochers des églises font monter dans l'air la musique de leurs cloches ; le soleil prodigue répand des flots de chaleur et de lumière dans les cœurs, chantent mille refrains joyeux.

—Maman ! dit une voix affaiblie, maman !

M. et Mme B., avec Paule presque inconsciente ne répondirent qu'au second appel.

L'attente avait été si pleine d'angoisse. Malgré leur foi les aiguillons de la crainte les avaient plongés dans une espèce de stupeur.

—Maman ! murmura encore l'enfant.

A ce moment, le médecin pénétrait dans la chambre le cœur rempli d'une tristesse qui se reflétait sur sa figure. Il allait dire quelques mots étouffés lorsque, levant les yeux, il recula devant la scène unique qui se déroulait devant lui.

PAGE DES ENFANTS

Le petit Paul, souriant, tendait les bras à sa mère.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence profond.

—C'est un miracle de la bonté de Dieu, s'écria Paule.

—Madame, murmura le médecin, tendant vers l'heureuse mère sa main tremblante. Madame, dit-il, ' Votre fils était mort et il est ressuscité."

MARIE-JOSEPHTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Logogriphe

Quatre lettres forment mon nom
Je suis l'ouvrage d'un reptile
Je viens sans queue, un pronom,
Et sans tête, un volatile.

Rébus

La boutique d'un coutellier porte cette enseigne :

o

o o o o o o

9

Problème amusant

Quelle différence y a-t-il entre un bandit et un médecin ?

Solution des Jeux d'Esprit

Charade

Mon premier préserve le doigt de la jeune fille laborieuse,

Mon second fait l'ornement de sa tête.

Mon tout indique une profonde misère.

Rép. : Détresse.

Ont bien deviné : Jeanne de Varennes, Waterloo.

Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Aline Magnan, Théophile Saint-Martin, Jeanne Méthot Arthabaskaville, Maurice Bauset, Blanche Chauvin.

Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quel fut le premier évêque et le premier gouverneur de la Nouvelle-France ?

Rép. : Le premier gouverneur de la Nouvelle-France fut Samuel de Champlain et le 1er évêque Mgr. de Laval.

Ont répondu : Aurore Dozois et Rachel Lachance, Académie Ste-Marie, Blanche Chauvin, Jeanne Méthot.

Quel est le sens de la locution "tirer son épingle du jeu" ?

Rép. : Cette locution veut dire : Sortir adroitement d'une mauvaise affaire ou d'un péril quelconque.

Ont répondu : Jeanne de Varennes Waterloo, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Aline Magnan, Montréal, Jeanne Méthot.

Concours de Géographie

(Pour mes jeunes savants et savantes depuis 16 ans)

(Le récit qu'on va lire contient 68 noms propres de la Géographie de France)

UN monsieur âgé de quarante ans, doué d'un air digne, était l'an dernier, dinant dans un restauaant de Paris à cinq heures du soir. Il dit : Servez-moi bien, j'ai une faim qui me creuse l'estomac, faites-moi faire bonne chair et je vous donnerai de l'argent tant que vous voudrez ; surtout que chaque met vienne à son tour. En effet, ça venait selon ses désirs.

A peine fut-il à table qu'il ôta ses gants, releva sa manche et dit : Avalons ! On servit copieusement : potage, pain, bœuf ; puis une volaille grasse à la daube, un pâté de foie, de la fricassée et autre chose bonne à manger.

Il commença par des œufs à la coque et le bœuf ; Il prit du vin qu'on lui servit dans des pots de grès et il en but un grand verre à ras. Il fallait se méfier, car, s'il avait mis l'eau qu'on lui avait servi avec, il n'aurait pas ressenti, au tiers de son repas, de si grands maux, surtout du mal aux reins ; il allait continuer, mais il perdit le sens et on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une scène au restaurant.

On le coucha sur un lit de camp ; on lui fit prendre des pastilles de menthe, du sirop d'écorce d'orange ; après quoi il fit un bon somme, dormit toute la nuit, se réveilla le lendemain matin, frais et dispos et fort comme un lion. Il jura de ne plus faire de pareilles prouesses et dit au traiteur : Je vous sais gré des soins que vous avez pris de ma personne " Il remercia tout le monde, se priva de liqueurs et but un peu d'eau pour rincer ses dents, et, donnant des étrennes, il partit.

Ce roman étant terminé, je pense que l'on doit, quand on a fini, se taire.

Lauréats des réponses pour l'année 1902 1903

Marie-Antoinette Gosselin de Chicoutimi, et *Maurice Beauset* d'Ottawa ayant manifesté le désir d'avoir des livres comme récompense de leur fidélité à la page des enfants, nous leur avons envoyé : *Les Conteurs Canadiens-français* de M. Z. Massicotte. Que l'exemple de ces deux bons petits travailleurs soit imité par leurs cousins et cousines. Je voudrais avoir l'embarras de décider à qui je devrais donner le prix d'assiduité l'année prochaine.

—Dis, petite mère, veux-tu donner un petit dragée ?

—Mais, Bébé, je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas dire un dragée ; dragée est au féminin.

—Oh ! petite mère, tu sais bien, celles-là sont pas au féminin, elles sont au café.

***

—Voyons, petit André, dit un père à son fils, qu'est-ce que tu veux pour le jour de ta fête ?

—Oh ! je voudrais une petite chambre des députés.

—Impossible, mon enfant, ça fait trop de bruit.

***

On a donné un gâteau à Paul et à sa petite sœur, Paul ne fait qu'une bouchée du sien, et, tout bas à sa mère :

—Dis à Jeanne de me donner son reste... pour lui apprendre à avoir bon cœur.

Bloc-Notes

La pauvre bibliothèque publique ! Devant toutes ces excavations que l'on a faites pour elle, le *De profundis* monte aux lèvres. .

* * *

Jamais la Saint-Jean-Baptiste ne sera célébrée avec la solennité qui lui convient, tant qu'elle ne sera pas fête légale.

* * *

Un journal annonce que le choix du drapeau national a été décidé parce qu'une société quelconque en a adopté un. Une hirondelle ne fait pas le printemps, et nous attendrons, pour reconnaître le drapeau national, qu'il y ait l'unanimité d'un plus grand nombre de voix.

* * *

A propos de la remarquable étude publiée dans ce numéro sur madame Rostand, je me permets d'ajouter que l'on dit, en beaucoup de cercles à Paris, que Mme Rostand est une collaboratrice active aux œuvres de son mari. On ajoute même — jusqu'à quel point peut-on contrôler l'exactitude de cette information—que, dans *Cyrano de Bergerac*, ces vers exquis de la définition du baiser

> Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce,
> Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
> Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
> Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer,
> C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
> Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
> Une communion ayant un goût de fleur,
> Une façon d'un peu se respirer le cœur,
> Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme.....

sont de sa plume charmante. Je n'en serais pas surprise.

* * *

Le Canada a compris qu'un journal sans une page féminine n'est pas complet. François Ier, s'il était encore de ce monde, aurait répété le madrigal du "jardin sans roses," mais nous avons trop de modestie pour le citer les premières. Mes félicitations au Canada pour son heureux choix dans la rédactrice de la page féminine. Vous verrez que nous aurons là des lignes délicieuses qui feront la fortune du nouveau journal.

A ce propos, je me permettrai de dire que *Le Journal* a eu tort de se priver des services d'une collaboration féminine. Elle donnait beaucoup plus d'intérêt à quelques-unes de ses pages.

* * *

Jeanne d'Arc sera-t-elle canonisée ? Tout le fait prévoir à présent.

Les dernières difficultés qui s'étaient opposées, à la cour papale, à la canonisation, semblent être levées. Ces difficultés provenaient de la découverte d'un document signé par Jeanne et qui lui était absolument défavorable.

Il a été, d'ailleurs, facile d'établir que cette signature avait été obtenue par contrainte.

* * *

Deux femmes ont été choisies pour faire partie du jury du nouveau Salon, à Paris. C'est la première fois que les femmes sont appelées à ces importantes fonctions. Ces deux femmes sont Mme Marie Cazin, médaillée pour la sculpture dans deux expositions internationales, et Mme Madeleine Lemaire, le peintre bien connu.

Le talent et les mérites réels de la femme commencent à s'affirmer partout. C'est ainsi que la Faculté de médecine de Milan vient de nommer Mme Rena Mastio à la chaire d'anatomie. C'est la première doctoresse qui ait été appelée à exercer un professorat officiel.

* * *

Réponse à Arthur. — La jeune demoiselle *peut* répondre à la lettre d'une façon affirmative. Pourquoi pas ? Une visite n'engage à rien, de part ni d'autre.

FRANÇOISE.

Fautes à corriger

DIRE qu'il y a encore des personnes qui emploient le mot *apologie* dans le sens d'*excuses !* Ne jamais, jamais dire : je vous fais mes apologies, mais : je vous prie d'accepter mes excuses. Le mot *apologie*, cependant, est très français, mais il ne s'emploie que dans le sens de discours élogieux : faire l'apologie de quelqu'un.

Les noms de mois s'écrivent avec une lettre minuscule dans le cours d'une lettre : Ceci est arrivé le huit avril.

Sois ton hôte à toi-même le plus souvent possible.

MME BARRATIN.

Cuisine facile

BOULES DE NEIGE. — Se font avec de la crème et des blancs d'œuf battus en neige, auxquels on ajoute ensuite du sucre. Parfumez à la vanille. Roulez en boules et mettez au four.

CÔTELETTES DE PORC FRAIS GRILLÉES.—Coupez vos côtelettes comme celles de veau, en ayant soin de laisser un peu de gras ; aplatissez-les, donnez-leur une belle forme, soupoudrez-les de sel fin des deux côtés et faites-les cuire sur le gril ; vous les servirez sur une sauce robert, une sauce piquante aux cornichons ou au naturel.

CRÈME DE FIGUES : — Faites cuire un quart de livre de figues dans la valeur d'un verre d'eau jusqu'à ce que les fruits deviennent mous. Hâchez menu. Battez en neige ferme les blancs de cinq œufs, auxquels vous aurez ajouté une pincée de crème de tartre, mélangez les blancs d'œufs avec cinq grandes cuillerées de sucre et les figues, sans cesser de battre. Faites cuire dans des moules, pendant une demi-heure environ ; servez, avec des figues cuites, fourrées avec des noix, et de la crème fraîche.

CROQUETTES DE POMMES. — Epluchez une douzaine de belles pommes ; retirez les pépins et le cœur ; faites les cuire en marmelade avec une cuillerée d'essence de vanille et une pinte d'eau. Quand elles seront bien cuites, égouttez-les et passez-les au tamis de crin assez fin. Remettez-les dans une casserole avec une cuillerée à bouche de corn-starch, ¾ de livre de sucre en poudre et un peu de beurre... Faites dessécher cette marmelade en la faisant bouillir pendant dix minutes sur un feu doux. Laissez refroidir et ajoutez-y huit jaunes d'œufs, successivement. Pannez et moulez-les comme des croquettes au riz; faites frire. Poudrez de sucre fin et servez.

Cadeaux à nos Lecteurs

"L'Epreuve," revue d'art mensuelle, fondée en 1898, 30 rue Bergère, Paris.

NOS lecteurs qui s'abonneront à "L'ÉPREUVE," 30 rue Bergère, Paris, en signalant notre journal, recevront en primes *absolument gratuites* deux gravures d'art, grand format d'une valeur de trente francs.

Abonnement à l'étranger, 1 an, 24 fr.
Le numéro . . . . . . 2 cts.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL



CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

SPIRITE

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie. Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

LA BANQUE D'EPARGNE

DE LA

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

(Fondé en 1846)

Capital souscrit	$2,000,000.00
Capital versé	600,000.00
Fonds de réserve	700,000.00

Sir Wm. Hingston, M. D., *Président.*
R. Bellemare, *Vice-Président.*
A. P. Lespérance, *Gérant.*

Nombre de Comptes ouverts : 64897

BUREAU CENTRAL : 176 RUE ST-JACQUES

SUCCURSALES :

1532 rue Sainte-Catherine, Est.
2312 rue Notre-Dame, Ouest.
656 rue Notre-Dame, Est.
916 rue Saint-Denis, coin Rachel.
2273 rue Ste-Catherine, Ouest, coin Avenue McGill College.
Coin des rues Condé et Centre.

Cette Banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargne faisant affaires dans la ville de Montréal. Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites quelles soient, des classes ouvrières et industrielles et d'en faire un placement sûr.

Sa charte donne toute la protection possible aux déposants, et, n'ayant pas de billets en circulation, les déposants ont le premier droit sur toutes les valeurs que possède la Banque.

La Banque émet des petites tirelires



Banques d'Epargnes à domicile

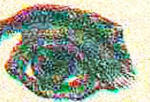


SPECIALITE :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., pour bien voir de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS—Ouvert jour et nuit, le dimanche 1 à 4 p.m. Verres échangés et réparations de toutes sortes. Pas d'agents pour notre maison. Fondée et Responsable.

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons.
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau.
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 14, rue Drouot



PHOTOGRAPHE

COIN STE-CATHERINE ET ST-HUBERT

MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**

FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

à responsabilité limitée.

250 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

L'Oublié, roman canadien, par Laure Conan. Illustrations de M. Antigna, 1 vol. in 12, couverture illustrée ... 0.75
Sir Wilfrid Laurier, Premier Ministre du Canada, par Henri Moreau, rédacteur au journal "Le Matin" de Paris, 1 vol. avec portrait ... 0.50
Lettre sur l'Ile d'Anticosti à l'honorable Marc Aurèle Plamondon, par Mgr. Guay, 1 vol. in 8 ... 1.50
Le Rayon. Scènes évangéliques, par M. K. [illegible], 1 vol. in 12 ... [illegible]
Articles et Etudes, par l'abbé Elie J. Auclair, 1 vol. in 12 ... [illegible]
Conteurs Canadiens Français du 19me siècle, par E. Z. Massicotte, 25 contes, 26 auteurs, portraits dessinés par Edmond J. Massicotte, 1 vol. in 8 ... [illegible]
La Récréation en famille. Illustré de 185 figures en noir et de planches, hors texte en couleur, 1 vol. in 12, relié ... [illegible]